



V.Marolah

L'INSIGNIFIANTE

V. Maroah

L'Insignifiante

© V. Maroah, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4042-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« *Elle respirait comme une morte*
Mais elle vivait. »
René Fregni. *Elle danse dans le noir.*

Posture

Y'a quelqu'un d'autre dans ta glace...
F. Cabrel.

La forme assise sur le lit est figée dans un silence immobile qu'aucun son ne perturbe. Deux bras décharnés encerclant des genoux saillants, relevés, sur lesquels le menton est maladroitement posé. Des chairs aux mille plis pendent lamentablement autour des membres décharnés du corps vieilli, prostré dans sa pathétique nudité. Le dos courbé exhibe une colonne vertébrale dont on peut dénombrer chaque vertèbre, sans parvenir à tendre la peau flasque qui l'enveloppe. En inadéquation parfaite avec ce corps émacié, le ventre blême affiche clairement sa proéminence, s'écrasant en toute impudeur sur les cuisses squelettiques.

Gonflé peut-être d'une respiration qui ne parvient pas à s'extirper de son point d'ancrage pour atteindre l'air libre.

Ou qui ne veut pas.

La masse informe est féminine. Elle dissimule sans le vouloir une poitrine dont l'affaissement trahit l'inexistence. Mais les mains jointes par des doigts raidis entrecroisés, elles, ne cachent rien de leur aspect osseux et effilé. Les deux annulaires sont ornés de bagues anciennes tandis que les poignets tâchés de pigments bruns sont cerclés de fins bracelets dorés. Quelques traces de vernis rose pastel subsistent sur les ongles courbés et rétractés d'orteils difformes envahis de mystérieuses excroissances.

Des traces d'elle.

Surplombant le corps pâle posé au milieu de draps clairs dont on devine la délicatesse du tissu, un visage. Encadré de cheveux raides, d'une blancheur grisâtre concurrencée par de pitoyables restes de coloration blonde. Cheveux épars, ébouriffés autour du visage, disgracieusement aplatis à l'arrière, dévoilant ainsi des fragments de crâne. Les traits blafards sont froissés depuis la racine des cheveux jusqu'à la pointe du menton, à la façon d'un journal que l'on aurait mis en boule et aplati au creux des mains. Des rides profondes, distendues, s'éparpillent nonchalamment, comme autant de chemins sinueux sur lesquels on se perd.

Les chemins dont on se détourne.

Rien ne subsiste dans ces traces-là, où les lèvres amincies disparaissent, où le

nez se dissimule entre deux replis.

Et les yeux. Etrangement vitreux, figés face au mur revêtu d'une tapisserie aux motifs fleuris. Des yeux livides qui semblent aveuglés par les couleurs vives et joyeuses qui galopent impudemment devant eux.

Les yeux.

Mais pas le regard.

La forme humaine est située dans l'une des trois chambres d'un vaste appartement. La chambre du fond très exactement. C'est-à-dire la pièce qui est la plus éloignée de l'entrée.

Ou de la sortie.

C'est comme on veut.

Le logement est grand. Situé en rez-de-chaussée d'un immeuble de six étages, 14 rue des Rosières, il s'ouvre sur un hall spacieux accueillant un petit meuble sur lequel est posé un téléphone filaire. En enfilade se trouvent une cuisine aux odeurs de vaisselle propre et ordonnée, un séjour sommairement meublé d'une banquette, une table basse, une télé et quatre tableaux de Dali. Puis un long couloir qui dessert trois chambres tapissées de fleurs, dans des assortiments de couleurs recherchés, quoique complètement démodés, une salle de bain et des toilettes aux murs revêtus de carrelage rose du sol au plafond. Plus deux balcons inutiles, en tout cas inutilisés, certainement parce qu'ils sont au niveau de la route et du trottoir.

D'où, peut-être, les fleurs à l'intérieur.

Et le silence.

Pas un bruit de l'extérieur ne pénètre, tant du côté de la rue passante que de celui de la cage d'escalier. Le lieu solitaire, que l'accoutrement social identifie comme un appartement familial destiné à l'archétype de la famille traditionnelle du XXème siècle, le père, la mère, les deux enfants, n'héberge en réalité que peu d'habitants. Certains manifestent obstinément leur présence.

Leur existence.

Un frigo ronronnant, déclenchant un grognement de manière discontinue et systématique. Une façon de valider son fonctionnement.

Une goutte d'eau qui vient se briser à intervalles réguliers sur l'inox de l'évier. Une manière d'afficher un dysfonctionnement.

La télé est éteinte. Aucune voix humaine ne résonne. L'horloge est arrêtée. Instaurant ainsi, dans son immobilisme fortuit, un temps nouveau, un temps dilué dans une intemporalité qui a perdu ses repères. Un temps stoppé.

Invisible.

Insensible.

Et la masse inerte recroquevillée dans son apathie muette. Les yeux éteints sur le vide.

Elle.

Prélude

*« C'est juste une illusion
À peine une sensation
Qui dirige tes pas
Et te montre du doigt
Où tu vas où tu vas. »*
Jean-Louis Aubert.

Elle s'appelle Charlotte. Elle est née dans le sud de la France, quelque part dans le courant du XXème siècle.

Elle est la fille unique de Marcello et Giulia Adoni, tous deux originaires d'Italie.

C'est dans la rue principale de la petite ville de Pinzolo que les deux jeunes gens se rencontrent. Lors d'un carnaval où une cohorte d'individus défile dans une joyeuse insouciance. Grimés et accoutrés de déguisements recherchés dans les plis desquels se camouflent les identités.

Ainsi Marcello, en flamboyant lion rugissant, pose les yeux sur la belle bohémienne qui danse en tournoyant autour de lui.

À travers le masque.

Ainsi Giulia s'approche subrepticement de l'animal majestueux, exhibant un sourire radieux à celui qui se dissimule derrière la panoplie. Qu'elle ne voit pas.

Ainsi donc s'opère la rencontre entre les deux jeunes gens, dont l'attirance mutuelle s'élabore au fur et à mesure d'une parade d'illusions et de contrefaçons.

Nichée au cœur de ce qu'ils ne sont pas.

Un faux-semblant en quelque sorte.

Un vrai point de départ pourtant.

Plus tard ils se retrouvent. Les masques tombent. Trop tard. Ils se plaisent déjà.

Pour ce qu'ils n'étaient pas.

Ni roi de la jungle humaine, ni fille libre, Marcello et Giulia avancent main dans la main au gré de leur jeunesse fougueuse. De petits boulots en grandes vacances -ni l'un ni l'autre ne fait d'études supérieures-, de petites virées entre amis en grandes aspirations métaphysiques, ils s'engagent à pas de géant vers un avenir prometteur. Chaussés de bottes de sept lieues pour accélérer le temps. Arriver vite au lendemain. Plus vite.

Et le lendemain arrive. Vite.

Trop vite ?

Giulia est enceinte. Elle ne le sait pas. Pas assez tôt pour mettre un terme à cette grossesse étrangère, cette réalité soudaine à des années-lumière de sa vie, de son mode de vie, de ses projets de vie, même. L'aurait-elle fait de toute façon ?

Le lion rugissant se tait, accablé par ce nouveau destin qu'il ne cerne pas.

Enlisés dans les questionnements professionnels, encerclés de reproches silencieux émanant de territoires amicaux et familiaux dont les réactions sont essentiellement motivées par un sentiment d'inquiétude, Marcello et Giulia quittent peu à peu la terre de leur impétueuse jeunesse pour atteindre un lieu vierge. L'autre rive. Sans dérive : le monde adulte.

Espace à conquérir.

Et à vaincre. Si possible.

Le ventre de Giulia grossit tandis que les sourdes angoisses enflent. Il s'arrondit sous l'œil affligé du père qui se demande que faire de sa fille.

Qui lui demande de partir.

Question de situation, de réputation. Questions sans réponses.

Giulia s'installe chez son amie Paula. Provisoirement. C'est-à-dire jusqu'à ce que Marcello trouve un emploi stable, qui leur permettra de prendre un appartement.

Mais Marcello ne trouve rien. Que du travail instable. Temporaire. Des boulots pour vivre au présent, mais pas pour bâtir un avenir.

Le lion majestueux se courbe, abattu par l'intransigeance d'une réalité qu'il ne connaît pas.

Puis se redresse. Dans le sursaut d'une jeunesse victorieuse, respirant à pleins poumons la promesse d'un lendemain. Dans l'élan d'une espérance que seul un faible nombre d'années d'existence procure. Pose son regard au-delà des frontières. C'est décidé, puisqu'il n'y a rien chez lui pour lui, il ira chercher ailleurs ce qu'il ne trouve pas ici. Giulia voltige autour de lui, joyeuse aventurière prête au départ.

Ce sera la France. Ce sera Marseille. Un quartier populaire dans le 13^{ème} arrondissement, où Marcello a trouvé un emploi chez un artisan boucher : Les Olives. Un nom aux senteurs de Provence pour ce tout jeune couple qui s'installe dans un modeste appartement d'un immeuble à taille inhumaine. Détournant adroitement les yeux des parties communes pour ne pas en voir l'insalubrité.

Mais peu importe, ici c'est chez eux, les masques sont tombés. Il y a même

une chambre pour le bébé.

À quelques pas de métro de là, Charlotte naît. Clinique Beauregard.

Une petite fille aux yeux sombres.

Sans masque.